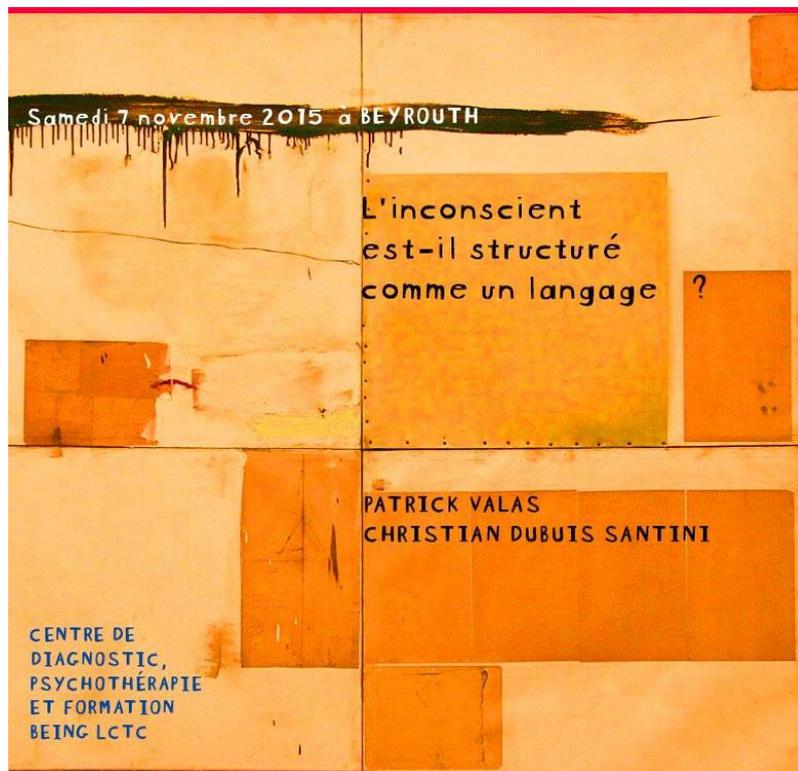


Transcription de l'intervention
de Christian DUBUIS SANTINI
à Beyrouth
autour de la question :



Novembre 2015

Transcription : Cécile CRIGNON
Graphorismes : Christian DUBUIS SANTINI

L'inconscient est-il structuré comme un langage ?



C'est une question et comme toutes les questions, on s'imagine qu'il faut immédiatement sauter sur une réponse. Et en fait, le travail, c'est justement de demeurer dans la question, de ne pas immédiatement se précipiter sur une réponse parce que *l'inconscient est-il structuré comme un langage ?* met en place plusieurs articulations qui ne vont pas de soi.

D'abord l'inconscient, qu'est-ce que c'est ?

On est bien placés pour savoir qu'il y a beaucoup de psychanalystes qui n'ont aucune idée de ce que c'est l'inconscient, donc on peut se dire qu'il faut essayer de

comprendre ce que ça veut dire, notamment peut-être avec le terme freudien d' :

Unbewusst



L'unbewusst qui contient dans sa structure même le *wissen*, c'est-à-dire le savoir — Ich weiß, ça veut dire *je sais* —.

L'inconscient, ce n'est pas du tout le contraire du conscient, et ce n'est pas du tout non plus l'inconscience.

L'inconscient c'est un savoir, mais c'est un savoir sans sujet.

Déjà, ça, c'est une définition lacanienne :

Un savoir qui s'ignore lui-même, un savoir sans sujet.



⇒ Alors « *l'inconscient est-il...* » : avec *est*, le verbe être qui est une **copule** — ça, on pourra en reparler on ne va pas entrer dans les détails tout de suite — ;

⇒ « ... *structuré* » : la notion de **structure** est quelque chose qu'il faut peut-être replacer avec l'apport du **structuralisme**, mais en même temps en comprenant bien que :

La psychanalyse n'est absolument pas structuraliste.

Puisque justement la notion de structure telle qu'elle a été mise à jour notamment d'abord par Ferdinand de Saussure, et ensuite par Lévi-Strauss dans ses études ethnologiques et anthropologiques, est quelque chose qui va permettre à Lacan de formaliser son approche du sujet, mais justement :

La structure lévi-straussienne est une structure sans sujet, elle est vide.

Lévi-Strauss n' a jamais rien compris à la psychanalyse. Quand il dit « *le monde a commencé sans l'homme et il finira sans lui* », ça montre bien, là, qu'il ne prend pas conscience que :

Le monde c'est d'abord un mot. Et il faut qu'il y ait un sujet qui prononce ce mot.

Sans un sujet pour dire monde,
il n'y a pas de monde.



La notion de structure est à manier avec précaution parce que tel que l'utilise Lacan, ça n'a pas grand-chose à voir avec la manière dont la plupart des gens l'entendent.

Ensuite la notion de :



Le **langage** et la **langue** — on vient de faire un séminaire là-dessus à Paris —. Le **savoir** dont Freud parle, pour essayer de placer les choses chaque fois au plus simple — ça ne veut pas dire simpliste — ce n'est pas une simplification abusive, un aplatissage de tous les niveaux; c'est juste retrouver la tension originelle entre les mots eux-mêmes.

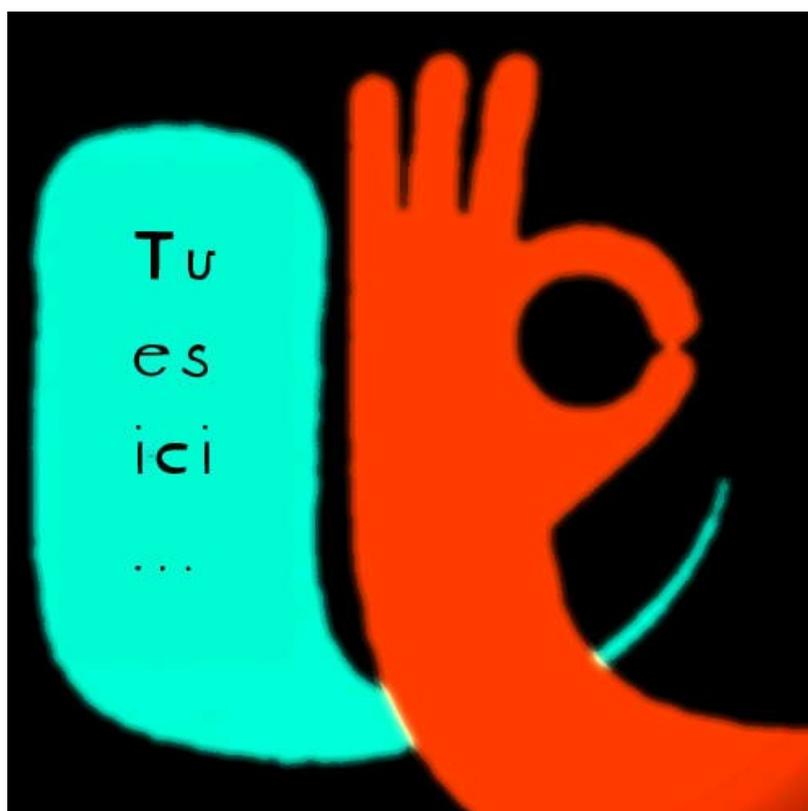
Quand Lacan dit « l'inconscient est un savoir sans sujet, un savoir qui s'ignore lui-même » : il parle de langage.

En observant les animaux, par exemple on remarque très bien qu'il y a :

Un savoir dans le Réel.

Les animaux savent très bien qui est leur prédateur, quelle baie est comestible ou pas parce que les animaux vivent dans un **environnement**, ils sont indissociables de leur environnement. Un tigre vit dans la jungle, un lion dans la savane, des moustiques dans tel type de paysage avec tel type d'humidité, etc., et donc il y a un écosystème qui fait que l'extérieur apparent de l'animal répond de son intériorité : il y a un savoir qui est inscrit et il y a une connexion avec ce savoir.

Or, l'homme est la seule créature
sur cette planète qui n'a pas de lieu.



Il n'a pas de lieu qui lui soit attribué sur terre parce que tout simplement l'homme est la seule créature qui est intégralement colonisée par le langage.

Donc le lieu de son inscription n'est pas naturel. Il n'y a pas de nature pour l'homme.

Quand Lacan dit dans son interview *Radiophonie*, qu'il contexte les mots de **nature** et de **culture**, c'est parce que le mot nature — c'est comme le mot monde pour Lévi-Strauss tout à l'heure — :

Du moment qu'il est dit, il fait partie déjà du registre du langage et donc de la culture.

Le langage dans lequel est pris l'homme, le savoir y est déposé par l'expérience des autres hommes qui l'ont précédé.

Quand il dit « *l'inconscient est-il structuré...* » : non, lui, il ne dit pas « *est-il* », il dit « *est* » parce que notre seul lot de savoir, puisque nous sommes dépourvus de tout instinct bien sûr — le petit d'homme ne peut pas survivre tout seul, il n'y a aucune possibilité pour lui d'accéder à quoi que ce soit sur cette terre, parce qu'il est immédiatement colonisé par le langage. Il est dans un bain de langage — et donc :

C'est dans ce langage lui-même que son savoir réside. Un savoir auquel il n'accède pas encore.

Nous sommes des animaux qui ne sommes pas vraiment des animaux. Il n'y a pas d'animal humain justement, c'est la découverte freudienne parce qu'il y a quelque chose que Freud a appelé :

La pulsion de mort

C'est sur ce lieu-là de la pulsion de mort que, évidemment, on va placer le langage et l'ordre symbolique, qui vient parasiter, coloniser l'être humain.

On peut dire que tel que vous me voyez, là, tout ce qui appartient — tout mon « *étant* » comme dirait Heidegger — ma peau, mes yeux, ma chair, mes viscères ; tout ce qu'il y a là appartient à cette terre, c'est-à-dire correspond à la structure même de formation des éléments chimiques de cette terre.

Il y a une chose qui n'appartient pas du tout à cette terre, donc, c'est ma parole. Elle n'est nulle part... Et pourtant, c'est ce qui prédomine tout ce qui va se passer dans ma vie puisqu'il faut que j'en aie une représentation pour pouvoir le vivre.

Donc d'une certaine manière :

La parole, c'est ce qui est extra-terrestre.



Ce qui fait de nous quelque chose qui n'appartient pas à cette planète puisqu'il n'y a pas de lieu pour nous sur cette planète.

La parole c'est le lieu virtuel, le grand Autre — à un moment Lacan l'appelle le lieu des signifiants — c'est le lieu virtuel – aujourd'hui, on parle beaucoup de « virtuel », mais dans un sens pauvre, c'est-à-dire le sens de la réalité virtuelle qui n'est qu'une imitation de la réalité par l'intermédiaire d'un écran qui nous fascine comme des moustiques devant la lumière, et en vérité, le langage lui-même en tant que manifestation de notre propre virtualité.

Il ne faut pas oublier que **virtualité** ça veut dire aussi la force, la puissance, en latin :

La virtualité, c'est la puissance de notre sujet.



La possibilité d'exprimer notre subjectivité.

Parce que nous n'y avons pas accès à notre corps, c'est ça que ça veut dire.

Pourquoi est-il important de revenir sur *l'inconscient est structuré comme un langage* ? Parce que par exemple — vous vous souvenez du débat qu'il y a eu ici — pour certains, il y a un accès au Réel qui serait biologique. Mais ça, ce n'est absolument pas possible puisque même pour un biologiste, il faut qu'il passe par des **représentations**, il faut qu'il passe par le **langage** lui-même. Il ne peut voir « le monde scientifique » qu'à travers **la fenêtre de son propre fantasme**.

Pour Lacan, il n'y a pas d'autre possibilité d'accès
à l'idée de Dieu que le dire lui-même.



C'est comme les traces de ce qu'il reste, de ce qui n'est plus là, et ces traces-là sont exclusivement dans le **Dieu** donc dans le **dire**. Et le dire en fait, c'est cet aspect-là qui contient notre savoir.

Notre lot de savoir inconscient est dans le dire tout simplement parce que nous n'accédons pas directement à notre corps.

Pour avoir une représentation de vos organes internes, qu'est-ce que c'est votre foi, votre pancréas, la manière dont vous digérez votre café en ce moment; vous n'en avez aucune idée et vous n'en avez aucun accès, puisque vous devez passer par le langage, vous n'avez pas à le sentir directement. Vous pouvez avoir des sensations, mais vous ne pouvez pas savoir ce qu'il se passe.

Il y a toujours cette interface du langage.

Cette interface du langage a un aspect des plus étrange, des plus étranger. On parlait d'extra-terrestres, c'est juste pour rendre compte aussi qu'il n'y a pas besoin d'aller chercher des E.T dans des films de science-fiction, ni des trucs très sophistiqués, pour voir que l'extra-terrestre est toujours présent en chacun de nous, du fait même que nous parlons. D'où vient le langage et comment il parle à travers nous ? La manière dont Lacan, lui, va retrouver une possibilité d'accès justement à l'inconscient freudien, c'est comme Freud :

D'écouter ce que dit le sujet.



Il a cet immense mérite de sortir d'une clinique du diagnostic.

Pour Lacan, ce qui compte, ce n'est pas le diagnostic clinique, c'est d'élever chaque cas à la dignité d'une position existentielle du sujet face aux difficultés qu'il rencontre dans la vie et qu'il a rencontrées étant petit.

C'est là que se choisissent justement **les structures langagières** qui vont définir les sujets avec une possibilité de modulation.

L'être, nous n'y avons pas accès.



Pour Lacan :

⇒ **l'être** est du côté de la jouissance, du Réel ;

⇒ par rapport au **sujet** qui est du côté du Symbolique, donc du langage.

Et on peut dire que la maison de l'être c'est le langage, mais en interprétant Lacan c'est une maison de torture.

C'est là où justement nous allons être torturés, affligés par ce langage-là, parce qu'il ne correspond pas, on n'arrive pas à faire coller les mots. Ce sont les mots qui manquent.

Nous appartenons donc, apparemment, à deux registres qui sont incommensurables :

⇨ Celui d'**un corps qui appartient au Réel** de cette terre parce que le corps se dissout dans la terre. Vous enterrez un corps, il va entièrement disparaître et se fondre dans la terre. Sa structure, sa composition la plus intime, est du même ordre. La terre va avaler les corps. Même si ça prend des milliers d'années, même s'il reste des traces, le corps lui-même, notre corps a quelque chose à voir avec cette terre. C'est donc un registre qui est celui du **registre de l'être**, un étant, un corps, auquel nous n'avons pas accès ;

⇨ parce que notre accès est médiatisé par **le langage**. On est obligé de passer par une **représentation**.

Donc, notre sujet lui-même, ce n'est pas le sujet de l'énoncé c'est le sujet de l'énonciation celui qui dit « je » et qui est toujours séparé du « je » par un souffle puisqu'à peine a-t-il chuté dans dans l'énoncé en tant que « je » qu'il s'est perdu en tant que sujet de l'énonciation.

Celui qui dit « je » quand je dis « je » est pris dans le langage. Il est pris dans un autre registre. Ce registre -là, si je dis que c'est de la torture, c'est qu'effectivement :

Ce sont les pensées qui nous torturent.



Quand nous avons un problème avec le monde, ce n'est pas avec le monde que nous avons un problème, ce n'est pas avec la réalité, c'est avec la manière dont nous nous la représentons.

C'est avec la manière dont **les pensées** tournent en nous, sans arrêt, pour venir nous perturber et nous empêcher de dormir, nous empêcher de voir la vie d'une certaine manière, etc. C'est en ça que c'est une **maison de torture** puisque nous sommes pris dedans et nous sommes torturés par le langage.

On peut concevoir que les pensées travaillent à travers nous.
Il y a une sorte de travail des signifiants qui viennent perturber le sujet qui n'arrive pas à se retrouver.

Sur **la primarité de la parole ou de l'écrit**, là, c'est aussi une question qui ne se pose pas justement en terme objectif, mais qui se place en terme de :

Parallaxe



Cette ligne
est une petite
partie d'un
cercle immense

C'est-à-dire selon de quel point de vue on se place.

Alors bien sûr, on peut dire qu'en lisant Lacan et **l'histoire des ravinelements** — vous savez qu'une fois il prend un avion et il survole la Sibérie, et d'un seul coup, quand il voit ces collines érodées par la pluie, il se rend compte que ces formes-là même, c'est **un écrit**. C'est un écrit qui renvoie à

l'expérience phénoménologique de celui qui est perdu dans la Toundra comme ça et qui est obligé de trouver sa destination, son orientation, son nord et son sud et qui va lire sur la mousse des arbres.

C'est un écrit parce que c'est quelque chose qui se lit.

Ça vient du ciel en quelque sorte, mais il n'y a pas quelqu'un dans le ciel qui écrit directement. Il n'y a pas de Dieu qui va lui-même produire ces signes-là. Ce sont des signes qui se produisent eux-mêmes et qui créent ces ravinelements qui sont un écrit sans être une écriture.

Donc dans la primarité entre l'écrit et la parole, il ne faut pas oublier que c'est du point de vue du sujet que ça se passe.

C'est pour ça que pour l'analyse effectivement, le proverbe latin « *Verba volant, scripta manent* » est inversé — vous savez que le latin c'est la langue de l'institution de l'Empire, c'est le registre social absolu — effectivement, dans le social, c'est toujours l'écrit qui prime.

Mais **le social** vient enterrer définitivement la dimension existentielle du sujet, c'est-à-dire sa propre capacité subjective.

Pour le sujet, il n'y a que la parole qui le constitue.

Et effectivement, non seulement on se souvient des paroles et même on s'en souvient — ou je devrait dire « je » m'en souviens parce qu'il n'y a pas de « on ». Le « on » est du côté du social. Le je du côté du sujet. —

Je m'en souviens, c'est que même les paroles dont je ne peux pas dire qu'elles ont été, ce sont imprimées dans mon corps. Donc je m'en souviens.

C'est ça le « *Verba manent* » c'est-à-dire la manière dont Lacan l'inverse :

Les paroles restent.

Ce qui fait effectivement que nous sommes en opposition avec tout ce qui se passe dans les institutions analytiques aujourd'hui où c'est devenu du Discours Universitaire.

Ce sont des **pouvelications**. C'est un jeu de mots de Lacan pour dire des publications, il n'y a que de l'écrit. Or, vous voyez, là, malgré les difficultés qu'on a aujourd'hui avec ces micros, avec ce larsen, etc., on essaye de parler. C'est-à-dire qu'on n'est pas là à vous récitez la leçon.

On essaye de creuser ensemble par la parole — parce que c'est la parole qui nous constitue — et que la psychanalyse c'est le lieu de la parole.

Ce que découvre Freud, c'est que la cure qui en anglais se dit *talking cure* — la cure par la parole — c'est fait pour :

**Dénouer par la parole
ce qui a été noué par la parole.**

Or, la phrase qui manque derrière :

C'est que ce qui a été noué, c'est forcément par la parole.

C'est même un pléonasme de dire ça puisque c'est quand l'enfant entre dans le bain de langage, quand il est baigné dans la parole maternelle que se nouent les possibilités de son réel. Donc la cure analytique qui est la cure de la parole donne lieu à des espèces de manifestations où il y a des gens qui lisent des écrits, c'est d'un ennui sidéral ! C'est presque un truc PowerPoint. Sur internet maintenant, il y a « comment ne pas se suicider » sur une présentation PowerPoint. Les gens lisent leur truc, ça n'a aucun intérêt. Donc ce qu'il faut c'est ramener justement à la parole ce qui revient à la parole.

Ce que dit Lacan, c'est que c'est la parole qui parle.

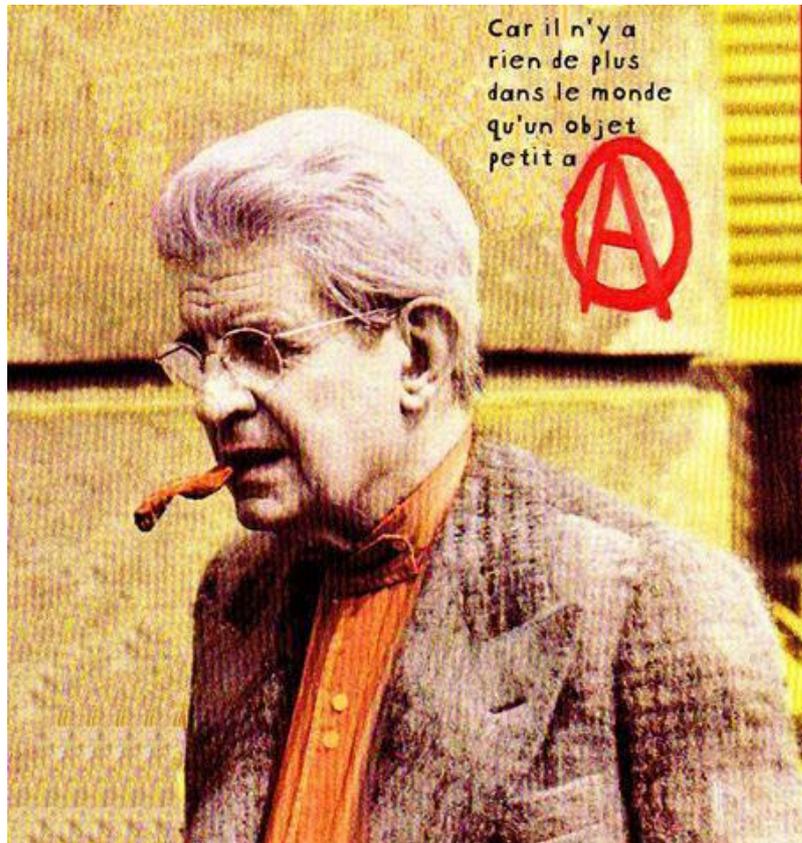
Quand on parle comme ça, on se retrouve à être nous-mêmes dans l'océan du langage et c'est très difficile de retrouver les mots, les représentations qui permettent justement qu'une certaine transmission puisse s'établir, mais qui ne nous appartient pas.

La communication, ça n'existe pas.



Vous le savez, hein ? Quand Patrick dit au début de ce séminaire pour l'introduire qu'il n'y a pas de dialogue, c'est qu'*in fine* chacun de nous est seul avec un objet petit *a*.

Il n'y a dans le monde qu'un objet petit *a*.



C'est-à-dire le répondant de notre sujet en tant qu'objet, qui nous permet de voir le monde d'une certaine manière.

Donc quand on met en scène par exemple, ce qu'il se passe en ce moment; la possibilité d'une **transmission de la parole analytique** — il faut être très humble et très prudent là-dessus — parce qu'en fait, tout nous échappe du point de vue du sens. Dès qu'on laisse la parole parler, on va faire des erreurs, on va se tromper, mais il va se passer quelque chose mais qui n'est pas de l'ordre justement du registre de la leçon universitaire. On n'est pas du tout là-dedans.

On est dans la possibilité sensible de se réinscrire dans le registre de la parole.

Essayons de revenir à *l'inconscient est structuré comme un langage*, à partir de ce qu'on essaye de circonvenir, là — on essaye de circonscrire **le lieu** de cet inconscient-là —. On l'a vu, d'appartenir à deux registres aussi hétérogènes que sont **le corps** et **la parole**, fait qu'on fait des **nœuds** avec la parole pour essayer justement de relier et de faire en sorte qu'il y ait un rapport qu'il n'y a pas. C'est ça le rapport sexuel qu'il n'y a pas :

Il n'y a pas de rapport sexuel

C'est qu'il n'y a pas de rapport entre le logique qui domine le registre du langage et la parole et le psychique qui est du côté du corps.

Lacan est toujours aussi mal compris et la psychanalyse en général, en pensant qu'il y a :

⇔ le psychique

⇔ et le somatique

Ça, ce n'est pas une articulation. Le psychique et le somatique c'est le même. C'est-à-dire que la ligne de séparation, l'écart du Réel, c'est l'écart, entre :

⇔ le logique

⇔ le psychique

C'est-à-dire que la manière dont nous faisons des représentations et la manière dont fonctionne la parole elle-même.

C'est pour ça que nous faisons des **nœuds** quand nous parlons et qu'il n'y a de possibilité d'accéder à l'Autre — donc là on parle de la cure analytique — et l'analysant qui vient, vient avec sa vérité puisque **le protocole de la cure** fait que son corps, il le laisse au vestiaire en quelque sorte, donc il n'y a plus qu'à entendre son sujet :

**Le sujet est pris dans le symbolique
il est du côté de la vérité,
mais une vérité qui est nouée au Réel de son corps**



Donc l'écoute analytique est de pouvoir repérer des nœuds de signification parce que l'interprétation psychanalytique n'est jamais une interprétation de sens, elle est une interprétation sur l'équivoque signifiante.

C'est-à-dire comment le sujet qui amène sa vérité ; c'est pour ça que même s'il ment à plein tube, il dit toujours la vérité, puisque c'est la vérité de son désir qui est prise dans les mensonges qu'il profère.

Mais, il crée par les associations libres des effets d'équivoques signifiantes qui permettent de repérer des points de Réel, c'est-à-dire des points d'accrochage que l'analyste peut à ce moment-là souligner — c'est-à-dire son interprétation analytique — et qui permettent justement de rectifier les rapports du sujet au Réel.

C'est de ça dont il s'agit. Peut-être que maintenant on met d'autres termes. Peut-être qu'on va dire que le Réel est là absolument opaque auquel on n'a pas accès. Et, la vérité, elle est du côté symbolique. Mais, comme le dit Lacan :

La vérité ne peut être que mi-dite

Parce que du moment où elle touche au Réel, qu'elle devient le Réel, elle disparaît en tant que vérité.

Donc c'est toujours quelque chose qui est évanescent, la vérité. Cette vérité est à entendre comme la vérité du signifiant lui-même. C'est du point de vue **logique** que ça se passe, et pas psychique.

Revenons un peu à notre question : *l'inconscient est-il structuré comme un langage ?*

On voit là qu'il n'y a pas d'autre possibilité de questionner le lieu où je suis et d'où je parle que par ma propre parole.

C'est-à-dire que comme je suis perdu dans l'espace et aussi perdu dans le langage ; comme on le voit dès que la parole commence à s'énoncer, au bout d'un moment elle se perd elle-même. Ce qui caractérise justement l'enseignement lacanien, c'est que :

Il y a une butée à cette circularité infinie de la parole.

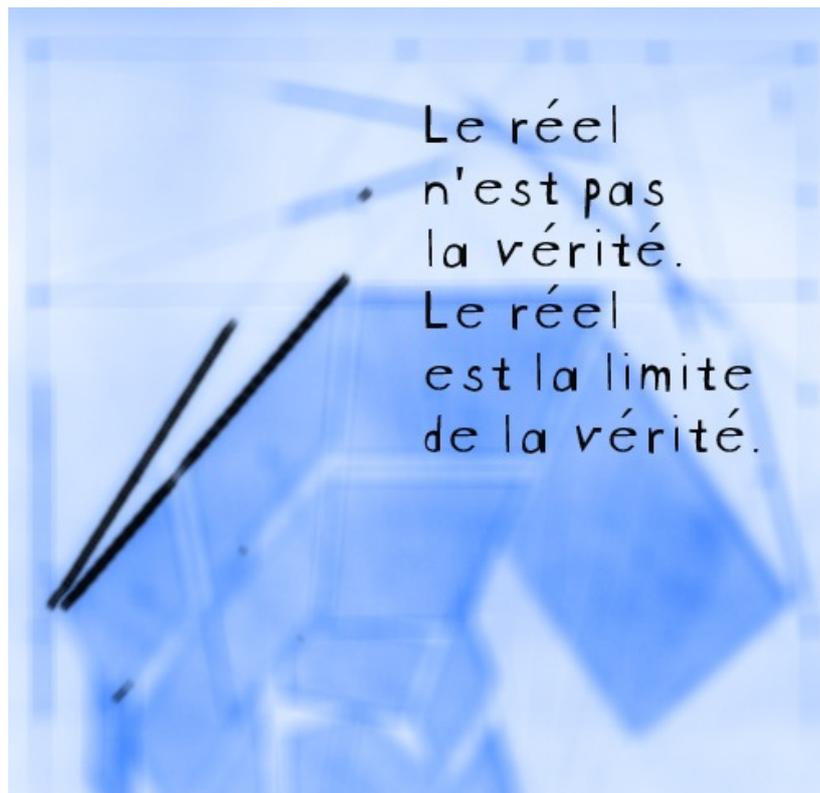
Vous savez, c'est comme les définitions dans le dictionnaire ; vous avez des définitions qui renvoient à d'autres mots qui renvoient eux-mêmes à d'autres mots, etc. C'est infini, donc on se perd dans la parole.

Comment ne pas se perdre dans la parole ?

C'est-à-dire comment s'orienter dans sa propre pensée ?

C'est là où la psychanalyse apporte, notamment avec Lacan — Freud le fait déjà, mais il ne dit pas précisément comment il le fait — c'est ce que Lacan arrive à dire avec son concept de Réel, à partir du moment où il crée une butée :

Le Réel est la butée de la vérité.



Donc, la seule manière dont je puisse savoir quelque chose non pas de moi en tant qu'introspection... Parce que c'est vrai que très souvent la plupart des gens qui n'y connaissent rien pensent que la psychanalyse est une introspection.

La psychanalyse est tout le contraire d'une introspection.

Puisque tout ce qui me vient, c'est de l'Autre.

Le désir est le désir de l'Autre.

Donc ce n'est pas une introspection. Je ne suis pas là à essayer de me connaître, à savoir qui je suis comme une espèce d'obscurantisme New-Age, « sois toi-même », etc.

Ça, ce n'est pas du tout le registre psychanalytique.

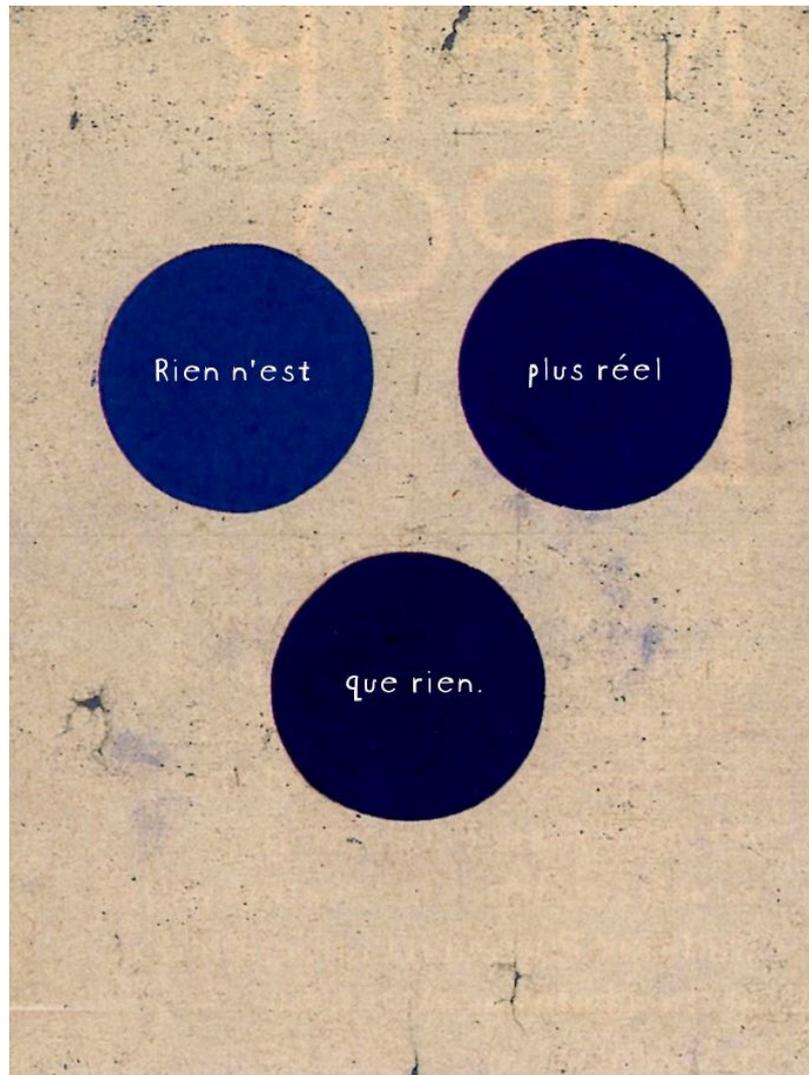


La différence entre **la psychologie** qui est d'ordre universitaire et **la psychanalyse** qui ne l'est pas :

⇒ C'est que celui qui se présente comme **psychologue**, la manière qu'il a de se poser lui-même, c'est de dire à son patient : « Que puis-je faire pour vous pour que vous alliez mieux, en devenant vous même ? », en quelque sorte ;

⇒ Ça, ce n'est pas du tout la manière dont un **psychanalyste** se place. La question du psychanalyste ce serait plutôt : « Que pouvez-vous faire pour vous, pour aller mieux, en étant rien ? »

**Parce que ce Rien-là,
c'est justement la sortie de ce fantasme identification
à un soi-même.**



Il est impossible de trouver un soi-même puisque le langage vient cliver sans arrêt toute possibilité d'identification à un soi-même. Il y a toujours un reste, il y a quelque chose qui ne marche pas. Ce qui ne marche pas, c'est le Réel.

Donc le Réel va se repérer dans la cure par **l'équivoque signifiante** chez le sujet.

C'est-à-dire qu'il est dans une écholalie à dire toujours la même chose ; à vivre toujours les mêmes situations parce qu'il dit toujours les mêmes choses, parce qu'il est pris dans l'automaton de la chaîne signifiante. Et à un moment, l'analyste qui sait écouter — c'est la seule chose qu'il devrait

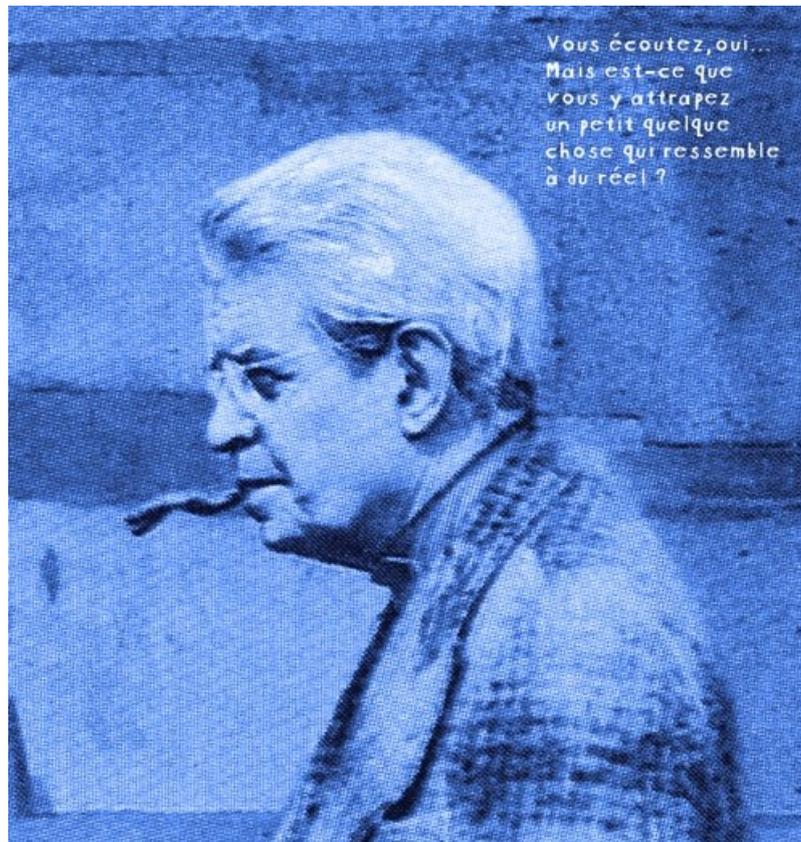
apprendre à faire, c'est écouter — il va poser une interprétation sur une équivoque signifiante pour faire dériver cette chaîne signifiante.

Et d'un seul coup, l'analysant va entendre ce qu'il dit.



Ce qui est très rare, évidemment, parce que ne pas entendre ce qu'on dit, c'est la première interprétation que l'on est obligé de faire. Je ne peux pas entendre ce que je dis si ce n'est dans un après coup.

On peut dire que la psychanalyse à la suite de Lacan, maintenant, elle peut se définir « réellement ».



Déjà, avec Freud, c'était ça, c'est juste que Lacan, lui, va élaborer un **arsenal conceptuel sur le plan logique** puisque justement il fait passer l'écart du Réel entre le logique et le psychique et non pas entre le psychique et le somatique, comme on l'a vu tout à l'heure.

En définissant cet arsenal conceptuel, il va permettre de nommer les choses.

De nommer justement la pratique freudienne. Un analysant est comme **un instrument de musique** qui aurait la mission de s'accorder lui-même, avec l'aide de cet **objet petit a** que le psychanalyste qui sait entendre quelque chose va lui renvoyer une interprétation qui n'est pas du tout une interprétation de sens, mais une équivoque qui peut paraître comme une pure stupidité, comme un jeu de mots insensé. Ça ne l'est pas, S'il l'entend.

Nous, en tant qu'animal humain, nous avons cette prédisposition à accueillir la parole.

**Nous sommes aussi la seule espèce
à avoir deux organes pour une seule fonction :
le larynx et la voix pour la parole.**

Et en fait, ces deux organes sont désaccordés. Je n'entends pas ce que je dis. Après une analyse, je suis censée accorder le larynx et la voix comme un instrument de musique. À ce moment-là, je ne peux plus être dans toutes les significations du monde, dans le discours dominant, médiatique, etc., puisque je suis toujours dans cette tension d'écoute et d'entente.

À partir de là, la psychanalyse, quand elle promet d'aller mieux — mais ce n'est pas au sens d'une promesse de guérison — c'est que l'analysant va se déplacer dans le champ de son propre discours de telle manière qu'il n'est plus pris dans le champ où ce discours est la souffrance qu'il doit endurer par les pensées qui l'assaillent. À ce moment-là, effectivement, il peut y avoir une **rémission des symptômes**.

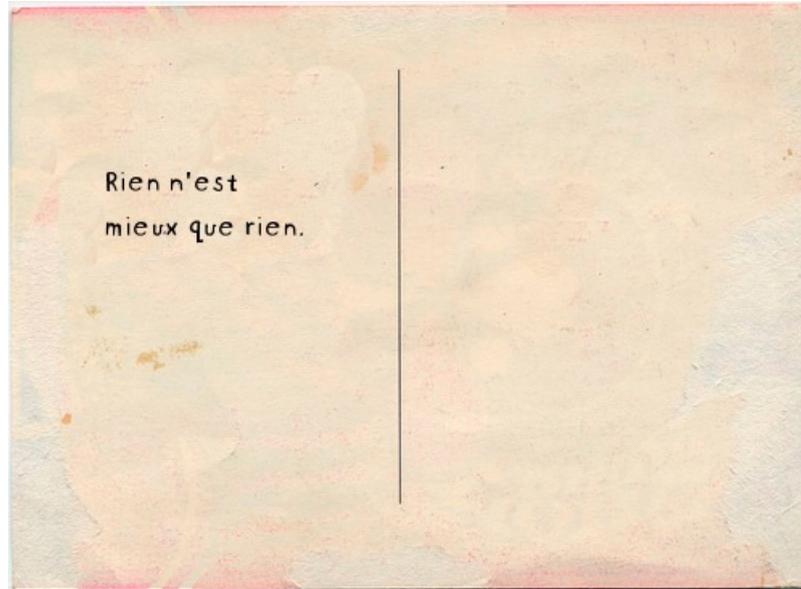
**Il change son registre discursif et notamment
et ça, c'est une dimension des plus nobles de la psychanalyse,
il sent qu'il y a une cause derrière.**

Comme il a perdu l'objet-cause, il peut substituer ça par une cause. Une cause c'est quelque chose à quoi il se met au service.

À ce moment-là sa notion de sujet peut-être vécue de manière beaucoup plus noble et enrichissante.

C'est ça le :

Etre rien



Etre rien, c'est être au service d'une cause. Ça ne veut pas dire être absolument insignifiant, ça veut dire que par rapport à la cause qui me constitue, j'y suis assujetti.

Ça, vous pouvez le voir par exemple dans les films de Kurosawa— c'est très beau — un samouraï sans cause c'est un samouraï qui ne peut plus combattre. Un samouraï n'a pas le temps de se poser des questions sur « qui je suis ? », etc., il n'est pas dans une espèce de fantasme New-Age « ma profondeur, ma vérité profonde à l'intérieur de moi », etc., ça n'existe pas.

Il n'y a aucune vérité profonde à l'intérieur de moi. C'est que des entrailles et de la merde, il n'y a rien d'autre.

Ma vérité me vient de l'Autre.

Du rapport que j'entretiens avec l'Autre, c'est-à-dire l'Autre du langage qui est représenté donc souvent par les petits autres ; le grand Autre et les petits autres.

Atteindre ce rapport là d'écoute — parce qu'on a parlé hier soir des positions sociales qui sont prises par certains qui justement se pensent être des gens supérieurs — en psychanalyse, il n'y a pas du tout ce genre de hiérarchie, justement.

Un analyste ne se sent supérieur à personne.



C'est quoi ce délire de vouloir
être meilleur que quelqu'un
d'AUTRE ???

Juste par rapport à cette phrase de Lacan et la place du sujet :

**Je suis à la place d'où se vocifère
que l'Univers est un défaut
dans la pureté du non-être.**

Vous voyez ce que c'est un sujet qui est représenté par un signifiant pour un autre signifiant qui ne le représente pas. Imaginez un lit d'hôpital par exemple, il y a quelqu'un dans ce lit d'hôpital. Le sujet, là, représenté par un signifiant pour un autre signifiant, ça veut dire que :

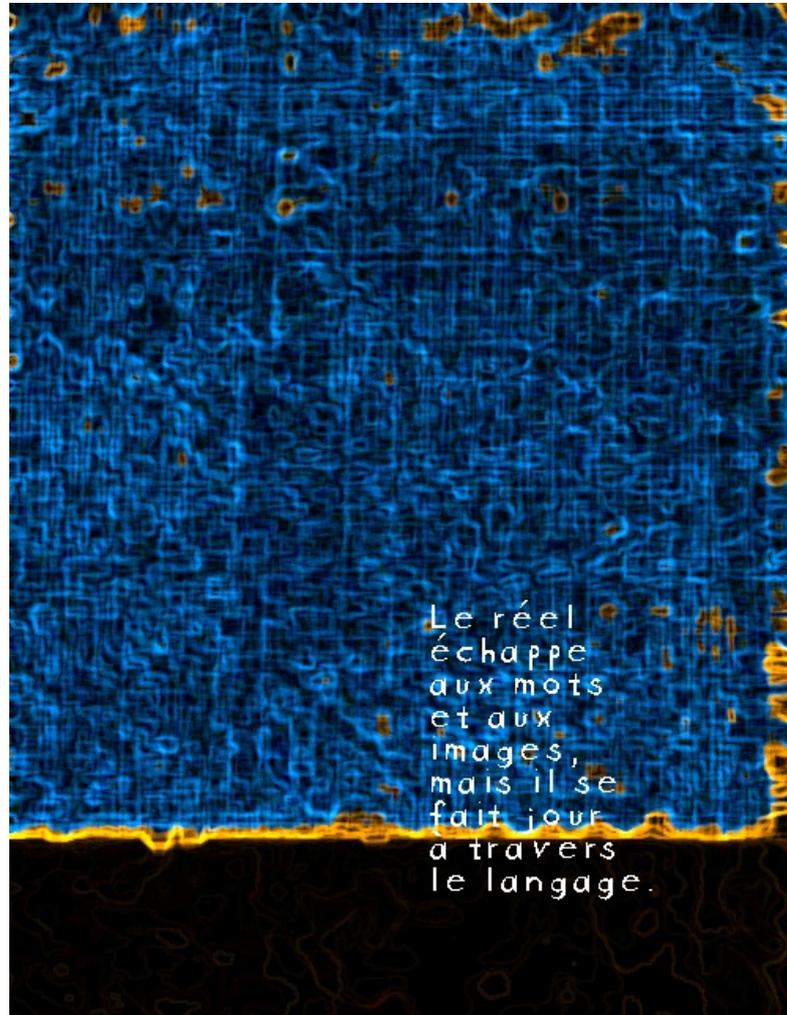
⇒ au bas du lit il y a un petit tableau où il y a sa température, son groupe sanguin, ce qui a été constaté, etc. : **le sujet est représenté par un signifiant** qui est ce tableau-là ;

⇒ **Pour un autre signifiant qui ne le représente pas**, c'est-à-dire l'analyse médicale.

⇒ Mais **le sujet parlant**, lui, il n'est pas là-dedans, **le sujet de l'énonciation**. Celui qui est pris, là, dans le discours de la science médicale, il n'y est plus, il n'a plus rien à dire ! On essaye en tout cas de l'amener au silence, parce qu'il vient perturber la logique en cours dans ces systèmes de représentation là.



Le sujet,
c'est le sujet qui parle pour la psychanalyse.
C'est pour ça que la parole est au centre et au cœur même de
l'activité psychanalytique.



Je ne peux savoir de quelqu'un d'autre que ce qu'il me dit.

C'est-à-dire à partir du moment où il parle. Dès que je le mets dans le silence, c'est ma propre propre projection ; ça n'a rien à voir avec lui. Je ne peux entendre quelque chose de sa vérité qu'à partir de son sujet. C'est ce point-là qui fait l'axiome *l'inconscient est structuré comme un langage*.

Ce qui se transmet même de génération en génération, ce n'est pas génétique justement, contrairement à la doxa scientifique déconnante du moment.

**Il n'y a rien génétiquement qui se transmet,
c'est généalogique.**

C'est-à-dire que comme *l'inconscient est structuré comme langage*, ce qui se transmet c'est la manière dont les signifiants génèrent des effets de sens.

Peut-être que je peux reprendre la question qui m'a été posée sur :

Le rapport du mensonge à la vérité.



Il n'y a aucune connotation morale là-dedans puisque le mensonge n'est pas épinglé comme un point de vue moral.

C'est-à-dire que d'où ça vient l'origine ? C'est que le Réel de la jouissance — vous vous souvenez qu'on a parlé de ça je crois, le samedi du débat¹ ? — Mais de toute façon on a fait une petite incise là dessus dans notre *Troisième* avec un petit film de cet enfant qui vient de naître² parce qu'on replace par rapport à l'origine pour essayer de comprendre ce que ça veut dire Réel, Imaginaire, Symbolique et pourquoi *l'inconscient est structuré comme un langage*, qu'est-ce que ça veut dire la vérité, le mensonge, etc. Il faut toujours les replacer par rapport à cette notion d'**origine**.

À l'origine donc, on a cet enfant qui sort du ventre de la mère et qui est parcouru par quelque chose qui le dépasse, c'est-à-dire une vague qui vient et que le fait crier. À ce moment-là, il est pris dans la jouissance, en quelque sorte dans :

Le Réel de la jouissance

Et, la première manière qui va être pour la mère de civiliser cette jouissance, c'est de lui parler.

La jouissance, là, va établir un passage de l'indicible du corps à la jouissance prise dans le parlé et la lallation.

L'enfant va émettre des sons en imitation de la mère — et là vous aurez une petite vidéo qui est exemplaire de ça — et va faire en sorte que la jouissance qui était quelque chose auquel

¹ Débat annuel de Being à Beyrouth le 12 décembre 2015: *la dépression n'existe pas, la douleur d'exister, oui*. On peut trouver la vidéo et la transcription de ce débat ici : <http://www.psy-quimper.fr/2015/12/transcription-du-debat-annuel-being-l-c-t-c-beyrouth-2015-la-depression-n-existe-pas-la-douleur-d-exister-oui-1.html>

² Pour voir directement la vidéo de cette mère et son enfant, c'est ici: <http://www.psy-quimper.fr/search/lallation/>

on n'a pas accès puisque que justement, dès que s'installe le signifiant — la parole — il n'y a plus de possibilité d'accès.

À la fin de l'enseignement de Lacan, alors qu'il dit au départ :

⇒ que *la jouissance est interdite à qui parle en tant que tel* ;

⇒ la jouissance va passer par la parole et ça va devenir *la possibilité de trouver suffisamment de jouissance dans la parole pour que l'histoire continue.*

Et donc, évidemment, ce premier passage est un substitue. C'est-à-dire que :

Le signifiant est un autre nom du semblant.

Pour le bébé, qui est pris dans cette jouissance et qui crie parce que ça le dépasse, c'est quelque chose de plus fort que lui ; la parole de la mère, le son qu'elle va émettre; la jouissance va passer par ce canal-là et elle va commencer sa lallation. Elle va émettre des sons et évidemment c'est ça :

le semblant du signifiant

Ça veut dire que le mensonge

n'est pas l'antonyme de la vérité.

Le mensonge est constitutif de la vérité.

C'est parce qu'il y un signifiant qui vient en lieu et place d'un Réel impossible que se met en place quelque chose qui du point de vue de l'ordre symbolique va être porteur de vérité parce qu'il est fondé par un proton pseudos, c'est-à-

dire un mensonge originel de quelque chose qui vient décalée par rapport à un Réel impossible.

Donc évidemment que cette dimension-là permet d'entendre qu'un analysant qui ment, dit la vérité en même temps, puisque forcément, le mensonge est constitutif de la vérité, il en est même sa condition. C'est à partir du moment qu'il y a le mensonge qu'est la possibilité d'accès à la vérité. Ça, c'était pour répondre à la première question.

La deuxième question portait sur :

La précession de l'écrit sur l'oral, sur la parole.

⇒ Alors bien sûr que si l'on se fie à l'expérience phénoménologique de l'accès à la parole que je viens de décrire, on va se dire que bien sûr, la parole est première puisque dans l'expérience phénoménologique pour le bébé, l'expérience est première.

Oui, mais justement ça ne se tranche pas sur oui ou non, c'est-à-dire de manière exclusive.

⇒ Parce que la différence entre l'écrit et l'écriture, c'est que quand Lacan constate que le monde lui-même en tant qu'il se présente de manière géographique est déjà assimilable à un écrit plus qu'à une écriture.

C'est un écrit sans écriture, sans écrivain.



Si on osait un néologisme comme ça. Sans quelqu'un qui écrit, il y a une écriture puisque les êtres humains vont pouvoir apprendre à s'orienter et à lire les signes dans la nature.

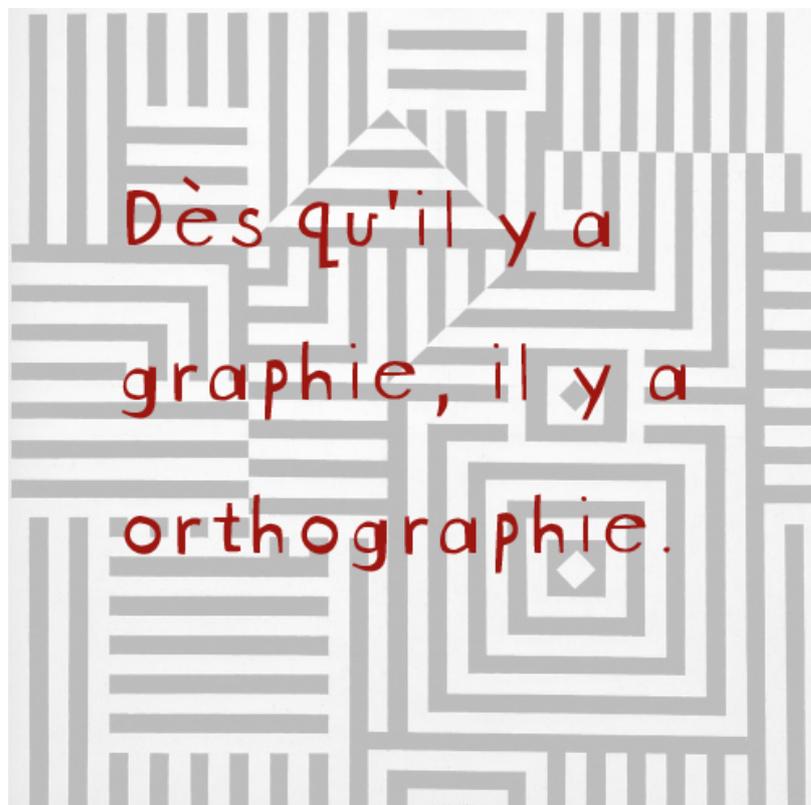
Donc il n'y a pas de précession objective de l'un ou l'autre, c'est une question de sujet donc c'est une question de perspective et de **parallaxe**.

Il ne peut y avoir de prééminence, de prévalence de la parole que parce qu'il y a aussi d'un certain point de vue si on change cette perspective, la prééminence et la prévalence d'un écrit qui préexiste à toute possibilité autre.

Mais pour le sujet lui-même — ça dépend si on se place du point de vue du sujet — dans son expérience

phénoménologique, ça va être d'abord la parole puisque l'écrit va venir après coup.

Et l'écriture, et la graphie et l'orthographe et l'orthographe — parce que dès qu'il y a une graphie, il y a une orthographe et une orthographe — le graphisme nécessite un orthographisme donc une certaine manière de disposer les choses dans l'espace. Ça, c'est ce que j'enseigne sur un autre plan, quand j'enseigne l'art graphique.



La question ne se pose pas en c'est clair d'un côté ou de l'autre, c'est-à-dire que les deux sont vrais ou les deux sont faux simultanément, du fait que nous sommes dans le langage, que nous sommes nous-mêmes déjà décalés.

Les deux questions peuvent se rejoindre sur ce plan-là.



Il ne faut pas se leurrer nous ne sommes pas très très évolués sur le plan de la parole, or, c'est vraiment la seule discipline — avec la logique, la grammaire, la syntaxe — par laquelle nous pouvons accéder à quelque chose de notre Réel.

Sans quoi, il n'y a aucun accès au Réel. C'est pour ça que *l'inconscient structuré comme un langage* c'est quand même la promesse d'une possibilité d'orientation dans la mesure où comme on en a parlé tout à l'heure, il n'y a pas d'accès à d'autres savoirs que celui-là.

Il y a une différence entre :

⇒ La **connaissance**, la connaissance universitaire, savoir le nombre de kilomètres qu'il y a de la terre à mars et les structures moléculaires de tels ou tels éléments ; mais qu'est-ce que vous pouvez en faire pour votre sujet à vous ? C'est-à-dire dans ce qui vraiment constitue :

**la dimension purement existentielle
de votre être au monde**

C'est-à-dire le destin, ce que vous faites de votre vie, etc. Il n'y a rien à faire de ça, la connaissance ça a une certaine importance bien sûr puisque la technologie et la science sont basées sur **un discours d'évacuation du sujet divisé** en tant qu'il est ce sujet souffrant par cette division imposée à lui par la parole.

⇒ Mais ce qui vraiment nous constitue dans notre vérité et donc **notre accès au Réel** puisque la vérité est au Réel en partie liée ; la vérité ne pouvant pas se dire toute et le Réel étant inaccessible en tant que tel puisqu'il n'est ni imaginable, ni symbolisable, mais il se laisse percevoir de manière négative — c'est-à-dire comme un négatif photographique — par le tour, par le bord, dans un accès proposé par le symbolique.

Le symbolique permet d'accéder au Réel.

Le symbolique c'est ce qui fait que nous sommes des êtres parlant.

Lacan disait :

Avant de signifier quelque chose,
le langage signifie pour quelqu'un.



Vous voyez que dans la vidéo avec la mère et l'enfant ça signifie pour *quelqu'un*, pas pour *quelque chose* puisque c'est une lallation.

Et puis, ce n'est pas de l'ordre de l'apprentissage, c'est pour ça que ce n'est pas du travail. C'est le fait que l'enfant est immergé dedans, il est dans **un bain de langage**, il est imprégné par cette jouissance qui est bien la sienne. Ce n'est pas quelque chose de l'ordre d'un apprentissage comme apprendre une langue, ce n'est pas du tout la même chose.

Donc c'est de cela dont la psychanalyse parle dans le rapport de la parole et du langage. Ce n'est pas l'apprentissage des langues, ce n'est pas un travail.

Pour Lacan d'ailleurs, **le travail** ce n'est pas vraiment quelque chose qui est surconsidéré. Au contraire, il dit lui-même que :

La transmission de la psychanalyse est impossible.

Et ce n'est pas de l'ordre de l'étudiant qui buche ses textes, c'est plutôt qui se laisse imprégner par la possibilité d'accéder à sa parole.

C'est pour ça que ça n'a rien à voir avec la manière dont aujourd'hui on voudrait vous faire dire : « alors qu'est-ce que ça veut dire la pulsion ? », mais Freud lui-même ne sait pas lui-même ce que c'est **la pulsion**. Il dit que c'est *quelque chose qui est grand par son indétermination*. Quelque chose de **mythique**. Évidemment, ce n'est pas un désaveu du Discours Universitaire, de la psychologie, etc., c'est juste de replacer les choses à leur place.

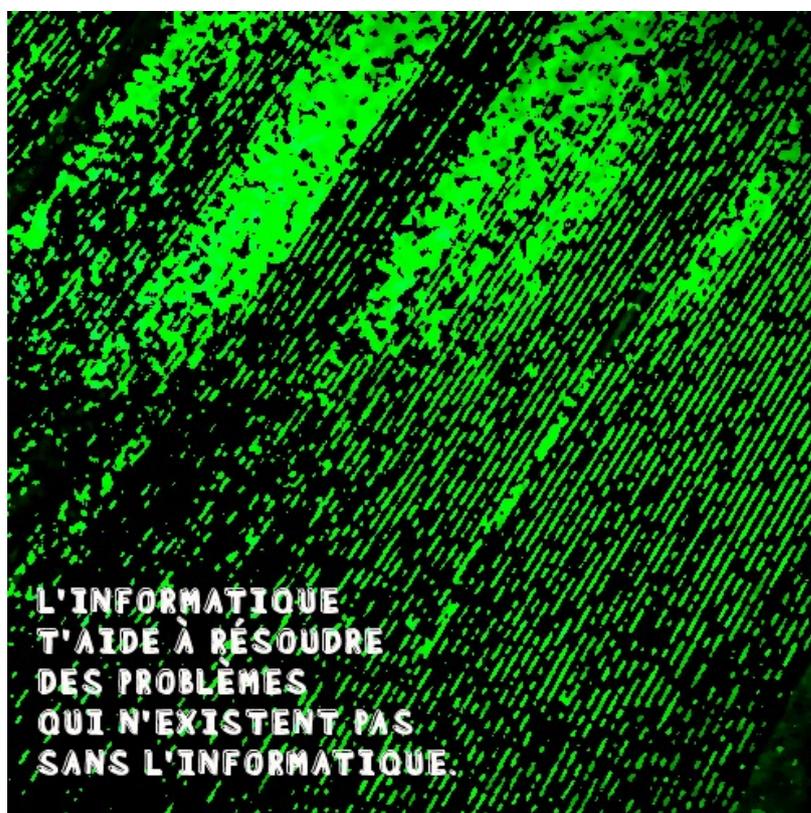
**Un être mythique grand dans son indétermination
C'est comme ça que Freud définit la pulsion.**

Et qu'est que ça veut dire mythe ?

En grec, il y avait trois mots pour dire la parole.

Parce qu'aujourd'hui nous vivons dans un univers langagier extrêmement pauvre et qui s'appauvrit chaque jour davantage par notamment :

L'emprise de l'informatique dans nos vies.



L'emprise de l'informatique et l'emprise du discours qui est lié à l'informatique et qui est liée aussi au système des médias, repose sur l'opinion, etc.



Dans la Grèce antique ce n'était pas le cas, donc il y avait trois mots pour dire **parole** :

⇨ **Epos** c'est la parole dans le bruit qu'elle fait;

⇨ **Mythos** c'est l'histoire. Les Dieux appartiennent au *mythos*;

⇨ **Logos** ça va devenir la raison.

Mais quand je dis bruit, histoire, raison, je trahis ce que disent véritablement les mots grecs. Donc le *mythos* — le mythe qu'est cette pulsion — c'est quelque chose qui appartient à l'ordre du langage.

Tout à l'heure on a dit que l'écart ne passait pas entre le physique et le somatique et le psychique, mais entre le logique et le psychique.

Donc la logique elle-même semble une panacée à priori.

Or, ça n'en est pas une puisqu'elle est trouée elle-même.



Le signifiant, lui, ne venant que par rapport à cet impasse du Réel. La logique elle-même poussée à son extrême que ce soit dans *La science de la logique* chez Hegel, chez Lacan, ou même chez Freud, il y a un point où la démonstration ne peut plus se faire de manière très articuler, conceptuellement, d'un point de vue logique. Et c'est là où il faut faire appel à un **mythe** :

- ⇒ Pour Freud c'est le mythe de la horde du père primitif ;
- ⇒ Pour Lacan c'est le mythe de la lamelle.

Mais à chaque fois ça vient boucher un trou, comme une rustine, il y a un trou de la logique et ça vient le boucher ; et c'est une parole, une **parole mythique**. C'est à ce moment-là aussi, où la pulsion — la pulsion ce n'est pas quelque chose qui a un rapport direct avec la nature comme on l'entend souvent.

La pulsion c'est quelque chose qui a avoir avec la parole.



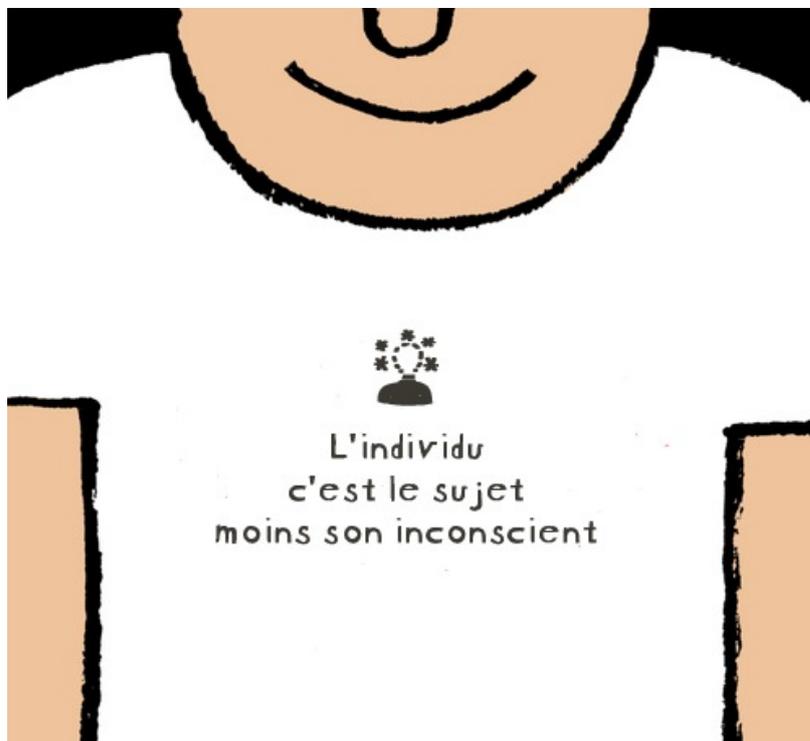
Il devrait y avoir la possibilité de distinguer dans les discours ce qui s'appelle présenté par Lacan : **le Discours de l'Analyste.**

Ce qui contribue et même qui produit un appauvrissement langagier, une chute de la syntaxe, de la grammaire et même du vocabulaire — il y a beaucoup de mots qui disparaissent — ça, ça fait partie de :

L'emprise de ce qui s'appelle le Discours Capitaliste.

Le Discours Capitaliste est une structure — c'est ça qui est difficile à comprendre — qui domine de manière hégémonique les sociétés dans lesquelles nous vivons.

*C'est la manière dont l'individu a pris la place du sujet.
L'individu c'est étymologiquement et concrètement l'opposé
du sujet.*

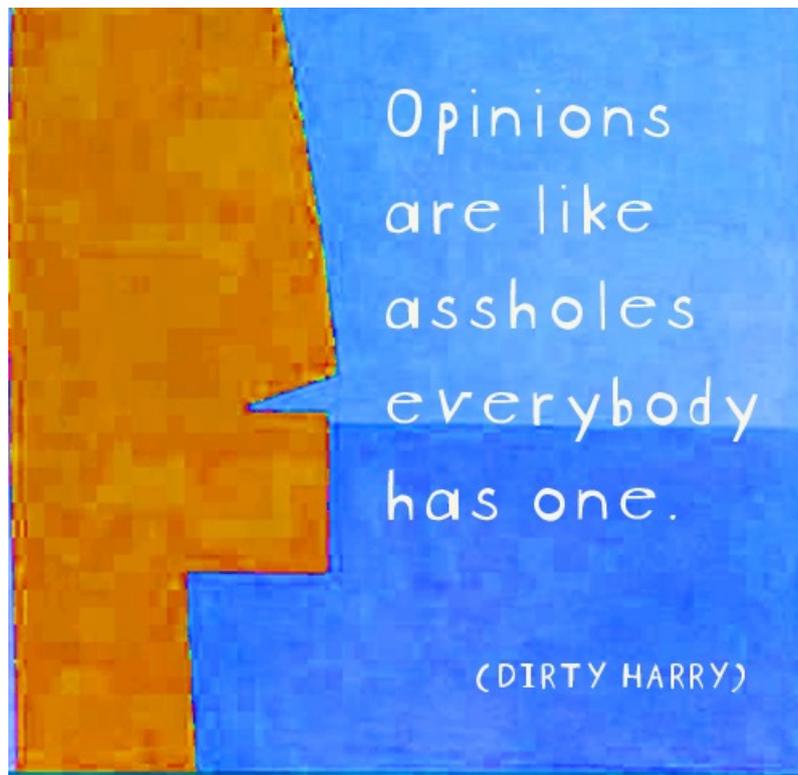


Indivis ça veut dire qui n'est pas divisé.

Donc l'individu et la masse sont corrélatifs l'un de l'autre.

Nous sommes dans une société de masse avec des médias de masse, une information de masse et une **uniformisation du langage** qui va vers une simplification massive :

**Aujourd'hui c'est le système de l'opinion,
vous êtes ou pour ou contre.**



Ça, ça c'est déjà produit. La chute des civilisations semble liée à la chute du langage.

La Grèce antique dont j'ai vanté tout à l'heure le mérite sur le plan langagier dans sa subtilité à la fois lexicale avec trois mots différents pour parole, mais aussi dans sa syntaxe particulière et dans sa grammaire, a permis l'émergence de la civilisation grecque.

À partir du moment où Athènes a atteint une telle critique, le commerce a pris le pas avec les Phéniciens et un langage nouveau a pris qui s'appelle la Koinè et qui est aujourd'hui le Globish c'est-à-dire l'anglais simplifié qui devient aujourd'hui un appauvrissement langagier tel que c'est impossible de rentrer dans un minimum de subtilité et de nuances requises par notre position au sein des structures.

Alors évidemment, si les analystes eux-mêmes, comme c'est le cas — parfois, on les dénonce, parfois ça nous fait rire, parfois on trouve ça catastrophique — que certains psychanalystes se prennent pour des journalistes. C'est qu'ils interviennent dans les médias. Vous avez le responsable de la plus grande institution psychanalytique qui est devenue journaliste d'un journal en plus complètement nul. C'est-à-dire que *Le Point*, c'est vraiment le journal le plus lamentable puisqu'il fait sa Une quand même avec :

Onfray, un philosophaillon de pacotille.



Il n'a jamais rien compris à Nietzsche alors qu'il se réclame de Nietzsche. C'est un type absolument insignifiant qui n'a aucun accès à la lettre, c'est purement un illettré. Donc lui, il bénéficie d'une Une dans un journal national, comme quoi il arrive à démonter le système freudien. Il n'y accède même pas, il n'arrive même pas au premier mot du système freudien.

Et donc quand ce journal-là aujourd'hui, est le même qui emploie des psychanalystes qui viennent faire la

psychanalyse des lapsus des hommes politiques, ça n'a aucun sens !

Si les analystes ne tiennent pas leur place d'analyste avec une certaine rigueur quant à la syntaxe, au lexique qui ne s'ouvre pas au système de l'opinion. C'est quelque chose qui les tient en retrait vis-à-vis de ça. Il n'y a pas besoin des feux de la rampe, il n'y a pas besoin d'exister sur ce plan-là puisque c'est une existence vaine, médiocratique.

Et effectivement, là, il y a une responsabilité de la part de ceux qui se réclament de la psychanalyse et qui ne tiennent pas le Discours de l'Analyste.

Parce que beaucoup confondent :

⇒ **la position de l'analyste** dans la cure qui est la position de l'objet petit *a* ;

⇒ Avec le **Discours de l'Analyste**.

**L'analyste doit se mettre au service de ce discours
et ce discours-là est un discours de la subversion.
C'est une subversion politique et sociale.**

C'est impossible à tenir presque comme discours, mais justement à cet impossible-là le psychanalyste est convoqué.

Vous avez vu l'autre fois avec mon ami Rabih, quand il m'a posé la question sur le suicide et la loi du désir. C'est une position difficile à tenir, la position au service du Discours de l'Analyste. Effectivement, là il y a une possibilité de résister un petit peu à une dégradation du langage.

Il ne s'agit pas de confondre :

⇒ **la compétence locutoire** qui réclame effectivement de la lecture, un travail sur les textes, etc. ;

⇒ Avec **la jouissance de la parole**.

Il suffit de parler en psychanalyse. Et l'analyste, lui, va entendre quelque chose. Cette parole qui va dénouer ce qui a été noué. La parole, le savoir, l'analysant en a déjà, il n'y a pas une acquisition de compétences. Ce n'est pas sur ce plan-là que ça se passe. Effectivement, il faut trouver un analyste qui soit un analyste et qui sache écouter.



Qu'est-ce que ça vient faire l'*inconscient structuré comme un langage* avec d'un côté **l'inconscient** et de l'autre **le langage** ?

C'est pour ça que j'ai essayé de le retraduire tout à l'heure en terme de **savoir**.

**L'instinct est un savoir inscrit
dans le Réel de l'environnement de l'animal.**

Un animal sait instinctivement se méfier de tel prédateur, manger tel type de plantes et pas d'autres qui vont l'empoisonner, etc.

Pour l'être humain, pour les « trumains » comme dit Lacan, il n'y a pas d'accès — comme il n'y a pas d'instinct — au monde naturel puisque nous sommes entièrement colonisés par le langage.

Donc, comment accéder à ce savoir-là qui nous constitue et savoir justement ce qu'on doit faire dans la vie ?

À ce moment-là l'inconscient apparait comme le langage qui s'est formé des mots eux-mêmes, employé par d'autres hommes avant nous et s'est déposé là-dedans comme quelque chose qui à la fois est le plus mort et le plus vivant.

Comme une braise éteinte où il suffit que le sujet souffle dessus pour que lui-même en tant que sujet, il entende quelque chose de son propre savoir à lui.

L'inconscient structuré comme un langage ça veut dire qu'il y a une notion de :



Ce qu'on a encore assez peu abordé.

La structure nous permet de faire la différence entre :

⇒ *Une place vide,*

⇒ *et quelque chose qui vient occuper cette place.*

Alors j'aime bien donner cet exemple-là pour expliquer comment fonctionne le langage et comment ça marche dans la psychanalyse, à partir justement d'une de mes activités qui est celle du graphisme. J'ai un ami graphiste qui est dessinateur aussi, qui a dessiné longtemps dans des journaux. Son frère qui n'est pas du tout un artiste, lui, demande « mais

qu'est-ce que c'est l'art ? Je ne comprends pas ce que c'est. Explique-moi ce que c'est que l'art ». Alors cet ami, prend une feuille de papier blanche et son feutre noir et il trace une ligne. Il dit « voilà, tu vois, l'art c'est ça ». Alors son frère lui dit « tu te fous de moi ? Tu viens juste de faire une ligne noire sur un papier blanc, et tu me dis « l'art c'est ça » ?! ». Et son frère artiste lui répond que :

Pour qu'il y ait cette trace noire, il aura fallu — au futur antérieur — qu'il y ait eu au préalable un vide qui vienne l'accueillir.

Donc après coup, ce trait-là est venu prendre place dans un lieu qui lui préexistait. Là, on fait la différence entre la place et ce qui vient l'occuper. La structure c'est ça.

La structure c'est le train à 8 h, à 9 h, à 11 h, mais si le train de 8 h part à 8 h 30, ça reste le train de 8 h. Donc il faut faire la différence entre la place vide et ce qui vient occuper cette place.

Ça, ça veut dire quand dans *L'inconscient structuré comme un langage*, dès que je questionne les possibilités de mon être là, je vais me retrouver avec cette place dans un discours par lequel mon sujet est pris.

Au lieu de penser que je tiens un discours,
que je parle;
je dis que c'est la parole qui parle.
Je suis parlé par ce discours.

Et ce discours va révéler la place que j'occupe



structurellement comme le train de 8 h même s'il part à 8 h 30.

À propos des **institutions** pour répondre à la dernière question, ce qui peut choquer les gens qui sont attachés aux institutions, c'est que les institutions ont une fonction institutionnelle.

**Mais la logique qui prévaut dans les institutions
n'est pas la logique analytique.**

C'est une logique d'institution.

C'est une logique qui est hiérarchisée, avec des enjeux de pouvoir, des enjeux politiques et qui sont la négation même du Discours de l'Analyste dans lequel l'analyste, lui, a le devoir de s'immerger. Puisque son défi, c'est de servir le Discours de l'Analyste.

Quand on voit que dans les institutions aujourd'hui, il y a une soumission aux médias, au pouvoir politique ; et que dans l'institution elle-même, il y a des barrages qui sont faits contre les analystes pour préserver les enjeux de pouvoir ; toujours les mêmes qui montent à la tribune, toujours les mêmes qui écrasent les autres sous un discours, une pratique qui n'a rien d'analytique, parce qu'ils ne sont même pas analystes.

Parce que quand on récupère les analysants de ces gens-là, qui ont passé 30 ans d'entretiens et qu'ils n'ont jamais connu — commencé seulement — une analyse ! Qu'il leur sont fait des interprétations de sens... jamais une équivoque !

Donc effectivement, il y a des besoins en terme institutionnel pour le déploiement de certains aspects de la psychanalyse, mais de là à s'imaginer que dans ces institutions c'est la psychanalyse qui est transmise, non !

La structure en tant qu'elle peut se déployer comme ça internationalement pour permettre l'émergence locale de certains psychanalystes, mais à l'intérieur des institutions : psychanalyse zéro.



